

LA CONSTERNATION

Petites et grandes frustrations
autour de deux personnages imaginaires

Erika Thomas



Alternatives Artistiques



FACULTÉ DES
LETTRES
& SCIENCES
HUMAINES

La consternation
Petites et grandes frustrations
autour de deux personnages imaginaires
Erika THOMAS



Erika Thomas est née en 1964 au Brésil. A partir des années 80 elle s'installe définitivement en France. Elle est titulaire d'un troisième cycle en psychologie sociale (Université de Lille 3 - 1998), d'un Doctorat en cinéma & Audiovisuel (Univ. Paris 3 - 2001) et d'une HDR en anthropologie visuelle & études des médias (Univ. Strasbourg 2011). Professeur de cinéma, art et audiovisuel à FLSH-ICL Lille, la création artistique et littéraire a été une constante tout au long de son parcours. Encore étudiante elle a remporté le *Prix de l'Étudiant Écrivain* en 1990 pour son roman sur la dictature brésilienne (Erika Ommundsen Pessoa, *L'Oiseau Blessé* ed. ProFrance Maxi-livre, Prix Maxi-livre de l'étudiant écrivain, 1990). Depuis plus d'une dizaine d'années elle conçoit des actions artistiques alliant textes et vidéos à partir d'« aventures du quotidien ». Deux ouvrages rassemblent quelques unes de ces actions artistiques présentées en France et à l'étranger à l'occasion de festivals et de rencontres artistiques diverses : *Art-Action* (éditions L'Harmattan, 2010) et *Art-Vidéo et Fictions du quotidien* (éditions L'harmattan, 2015). Elle est également l'auteur de nombreux livrets-DVD artistiques explicitant sa démarche et présentant les vidéos associées aux actions présentées.

Juin 2016

Sommaire

I. Première Partie	
Le retour de Didier Barros	5
1. Chronologie des faits, points communs et intentions	6
2. En route vers la Patagonie	10
3. Affaire classée !	16
II. Deuxième Partie	
La double mort de Robert Cane	18
1. Chronologie des faits et intentions	19
2. Enjeux d'une soirée particulière et dynamique groupale inattendue	29
3. Un comité d'experts...	36
4. résurrection et mort de Robert Cane	43
En guise de conclusion :	
la force des personnages imaginaires	54
Post-Scriptum : une vidéo et une note d'intention : Répliques (3 min 18)	55



Ne vaut-il pas mieux en rire ?

Consternation : étonnement suivi d'abattement ; frayeur muette, sidération. Du latin *consternare* (« bouleverser » « renverser »).
Antidote : le rire.

I. Première Partie

Le retour de Didier Barros



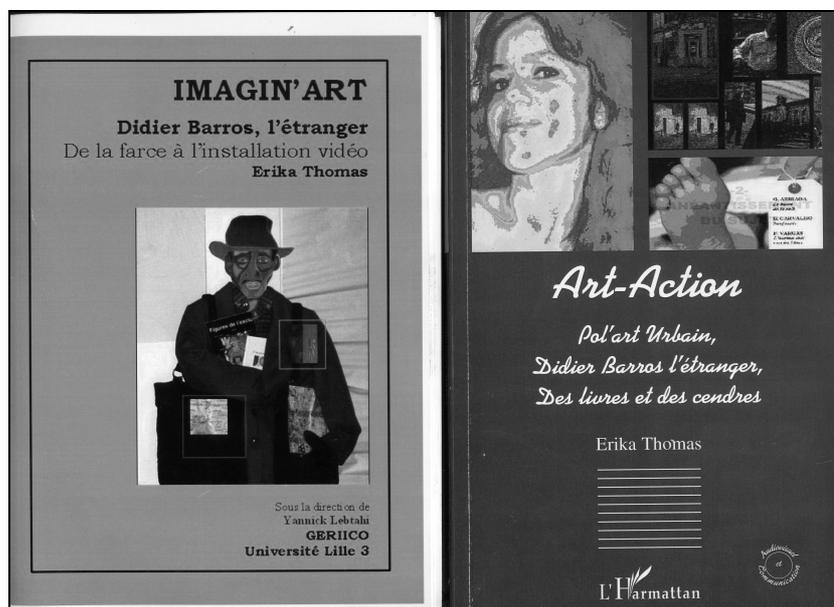
Une histoire familière...

Une femme de passage à Paris visite une exposition, présentée dans une médiathèque, racontant l'histoire d'une écrivain franco latino-américaine imaginaire disparue dans une immensité désertique. Le trouble ressenti par la visiteuse face aux similitudes entre cette exposition et celle qu'elle même avait réalisée cinq ans auparavant autour de son personnage imaginaire, Didier Barros, la laisse morose. Et s'il s'agissait d'un plagiat artistique ? Cette question est la mienne, je suis cette femme qui un beau jour découvre, par hasard, une exposition étrangement familière.

1. Chronologie des faits, points communs et intentions

Le matin du 20 avril 2015, je me trouvais dans le TGV Lille Paris. Je m'apprêtais à passer une bonne partie de la journée avec une collègue et amie habitant le 20^e arrondissement, nous devions élaborer des projets de recherches ensemble. Mais quelques minutes avant d'arriver à Paris, elle m'apprit par texto qu'elle était hospitalisée à l'hôpital Beguin, du côté de Vincennes. Je savais qu'elle luttait depuis quelques années contre une maladie grave mais j'ignorais que son état s'était soudainement aggravé. Je l'ai appelée à mon arrivée pour lui proposer de venir lui rendre une petite visite à l'hôpital. Dire que j'étais bouleversée de voir cette amie amorcer l'inévitable fin qui se profilait dans un horizon assez proche est peu dire. A la sortie, je me sentais à la fois désorientée et perdue : je me suis retrouvée à errer sans but dans les couloirs des lignes de métro qui me ramenaient au centre de Paris. Ne sachant que faire de cette journée parisienne et ne parvenant pas à me résoudre à rentrer tout de suite à Lille, je me suis mise à chercher quelque chose qui me transporterait loin de la lourdeur et de l'angoisse du moment. C'est alors que mon attention s'est focalisée sur une exposition présentée à la médiathèque musicale de Paris. Celle-ci s'organisait autour d'une écrivaine latino-américaine Gabriela C. disparue en Antarctique. Des vidéos, des objets, des livres donnaient une profondeur à quelqu'un dont la photo figurait en grand format au dessus d'un mannequin vêtue de la combinaison orange des explorateurs des pôles. J'ai d'abord été intéressée par cette exposition. Puis, le médiateur culturel m'informa qu'il s'agissait en réalité d'un personnage imaginaire, inventé par l'artiste qui exposait. Quelque chose de familier se dégageait du tout. Un mélange de déjà-vu et d'étonnement m'assailait. Il n'y avait pas de catalogue de l'exposition à vendre – je l'ai regretté – juste quelques cartes postales à disposition des quelques

visiteurs ainsi qu'un livre d'or. J'ai quitté les lieux après avoir fait un tour aux rayons des livres d'art de la médiathèque et je suis rentrée à Lille. J'ai travaillé chez moi sur les projets à développer et je me suis couchée assez tard en croyant avoir oublié la visite de la médiathèque parisienne. Mais je me suis réveillée en pleine nuit : cette exposition étrangement familière me faisait soudainement penser à celle que j'avais conçue des années auparavant autour d'un personnage imaginaire, Didier Barros¹.



Publications autour de Didier Barros

Outre la publication dans un format livret artistique en 2007 et un format ouvrage en 2010, cette action autour du personnage imaginaire, que j'avais élaboré en 2006, avait été présentée dans diverses Alliances Françaises ainsi que dans un séminaire

¹ Voir le livret artistique *Imagin'Art: Didier Barros, l'étranger, de la farce à l'installation vidéo* Université de Lille3, 2007 et sa réédition dans l'ouvrage *Art Action Pol'art Urbain, Didier Barros, Des livres et des Cendres*, Ed. L'harmattan, 2010.

parisien consacré à l'Art et la Recherche, dans une radio australienne et dans une galerie lilloise². Toute cette action était également consultable en format pdf sur mon site personnel dès 2007³. Je repensais sans cesse à l'exposition visitée la veille : mais alors de quoi s'agissait-il, d'un plagiat artistique ? D'un dialogue entre deux imaginaires ? D'une simple coïncidence, comme la vie peut parfois en produire ? Pour en avoir le cœur net, j'ai envoyé un mail à l'artiste lui demandant de la rencontrer. Mais mon mail est resté sans réponse. Pour ma part, je ne pouvais pas en rester là...

J'ai commencé par lister les points communs entre les deux personnages et leurs expositions.

- Dans les deux cas, il s'agissait d'un personnage de fiction, latino américain présenté comme étant réel dans le cadre d'une exposition qui lui était consacrée et dans le documentaire fait en son souvenir.
- Dans les deux cas, le documentaire est réalisé à partir d'entretiens face caméra de ceux qui sont censés avoir connue le personnage et s'en souviennent.
- Dans les deux cas, de (fausses) images d'archives ainsi que des photos restituent le personnage disparu.
- Dans les deux cas, le documentaire contient un enregistrement de la voix du personnage disparu.
- Dans les deux cas, il s'agissait d'un personnage présenté comme ayant écrit des livres (ceux-ci apparaissent dans le film consacré à Didier Barros et, pour Gabriela C. ils sont montrés dans une vitrine).

² Voir les différentes présentations sur mon site :

<http://erikathomas.free.fr>

³ Galerie Sinkié, Hellemmes, 2007.

- Dans les deux cas, il s'agit de personnages marqués par l'exil et la solitude. Un exil politique et une traversée en solitaire.
- Dans les deux cas, les personnages sont des grands voyageurs très intéressés par l'ethnologie.
- Dans les deux cas, les personnages possèdent une « parole énigmatique » (« *je ne suis pas celui que vous croyez, je suis tous les autres* » pour Didier Barros ; « *Je ne conçois ma vie que dans la fiction* » pour Gabriela C.)
- Dans les deux cas, les personnages disparaissent dans une immensité désertique (l'Amazonie pour Didier Barros, le pôle sud pour Gabriela C.)
- Dans les deux cas, des vidéos censées avoir été faites par le disparu sont présentées dans l'exposition.
- Dans les deux cas, l'exposition présente les vêtements du personnage disparu (les vêtements de Didier Barros sur carton plume ; la combinaison de Gabriela C.)
- Dans les deux cas, l'exposition présente le personnage comme réel, ne levant jamais le voile sur la farce.
- Dans les deux cas la présence de cartes postales constituent un objet reliant le spectateur au personnage imaginaire.

Les similitudes me semblant beaucoup trop nombreuses, une réponse s'imposait. Mais laquelle ?

2. En route vers la Patagonie

Une réponse artistique, voilà qui ferait l'affaire ! Après diverses consultations auprès de mes enfants, de mes amis et mes collègues, Bernard et moi avons décidé un soir de nous préparer à partir en Patagonie, à l'extrême sud de l'Argentine, aux portes de l'Antarctique. Non pas sur les traces d'une écrivaine disparue mais sur celles de Didier Barros. Lui saurait nous dire ce qu'il en est ! Je savais qu'une occasion de me rendre en Argentine se présenterait, il suffisait d'attendre...

Et effectivement, le 23 mars 2016 – près d'un an après cette mésaventure – nous avons pris un vol pour Buenos Aires. Je devais rencontrer, à l'occasion d'une mission recherche sur le cinéma et l'anthropologie, des collègues de l'université de Buenos Aires, un cinéaste et une militante membre d'une association des victimes de la dictature militaire argentine. Un travail intéressant à effectuer, des entretiens à mener et surtout l'occasion rêvée de partir vers le Sud. Quelques jours plus tard nous nous trouvions en Patagonie : El Calafate, El Chalten et Ushuaia. Sans idée préconçue, Bernard et moi guettions tout ce qui pourrait constituer une réponse de Didier Barros. Comment le faire ressurgir ? Quelle parole lui donner ? Des heures entières à chercher, dans les grands espaces d'une beauté à couper le souffle, une idée....



Sur la route d'El Chalten

Sur les traces de Didier Barros...



...aux portes de l'Antarctique



Mais où se cache Didier Barros ?

Mais l'idée ne venait pas. Nous ne savions pas comment faire pour faire de ce lieu, celui à partir duquel Didier Barros viendrait conclure cette histoire, ce tourment... C'est une fin d'après midi dans un petit bistrot d'Ushuaia que la surprise fût enfin au rendez-vous.



Un drôle de petit bar à Ushuaia...

Le Bar Ideal est un lieu très particulier où les murs sont recouverts de messages, dans toutes les langues, laissés par les voyageurs de passage à Ushuaia, la Terre de Feu ou du Bout du Monde. C'est là que nous avons décidé, par hasard, de nous installer après avoir parcouru la ville, ses magasins et ses musées. L'endroit grouillait de monde. Bernard m'a conseillé de me rendre directement auprès des serveurs au comptoir pour commander nos boissons. Je lui ai confié mes affaires et j'ai fait la queue. Cela a duré un petit moment que j'ai passé à bavarder avec un couple anglais qui disait attendre le départ du voilier polaire *Antarctica* pour larguer les amarres. D'autres clients du bar se mêlaient à la conversation. Quelque chose de très particulier se dégageait de cet endroit. C'était un bar de voyageurs et de rêveurs du monde entier.



...Avec des messages du monde entier !

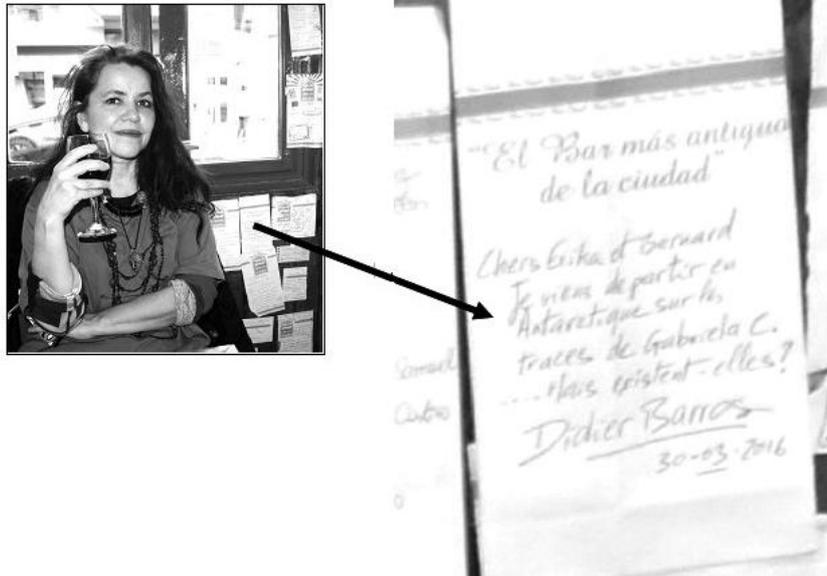
Lorsque j'ai regagné ma place, j'ai remarqué que Bernard réprimait un fou rire, assez contagieux d'ailleurs. Mais il ne voulait pas me dire la raison de cette belle humeur. Nos

commandes sont arrivées et il m'a proposé de me prendre en photo - prétextant qu'il me trouvait particulièrement rayonnante ce jour là - Et la photo a été prise. Il riait encore en me l'a montrant dans l'appareil photo. Tu ne remarques rien me disait-il ?



Vous avez 1 message...

Je regardais la photo dans l'appareil. Je ne sais pas. Que faudrait-il remarquer ? Vas-y zoom un peu sur la photo ! Sur le mur par exemple... Regarde les messages... Et là j'ai ri moi aussi avant d'embrasser Bernard. N'avait-il pas convoqué Didier Barros à notre table ?



Un message de Didier Barros...

En effet, juste derrière moi, un des messages était signé de son nom : « *Chers Erika et Bernard, je viens de partir en Antarctique sur les traces de Gabriela C. Mais existent-elles ? Didier Barros, 30-03-2016* ».

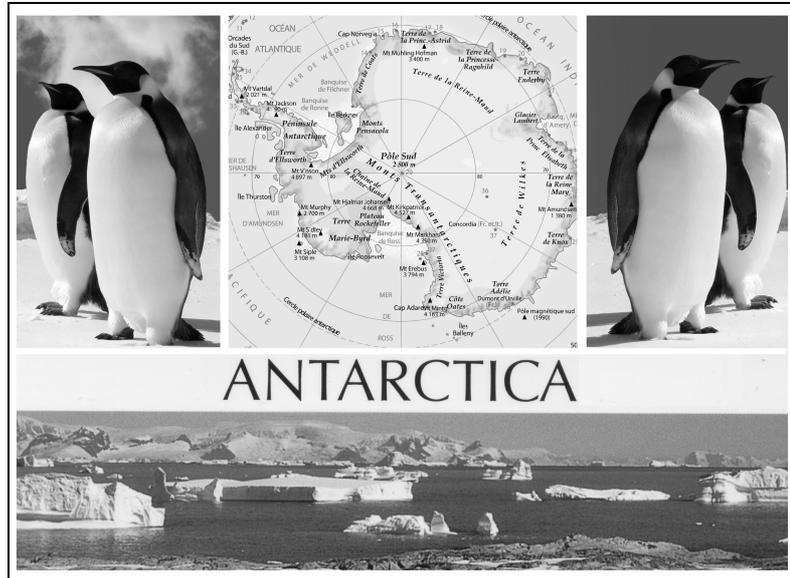


Pour nous aussi il est temps de partir...

Le lendemain, alors que nous étions dans la salle d'embarquement prêts à quitter Ushuaia, j'ai reçu le texto d'un copain, Christophe L., m'annonçant le décès de notre amie commune. Celle à qui j'avais rendu visite en avril 2015 lors de cette journée pesante où j'avais découvert, par hasard, l'exposition qui allait me perturber longtemps. Onze mois, presque jour pour jour s'étaient écoulés depuis ce jour. Une immense tristesse m'envahit et je cru entrevoir une des fonctions des personnages imaginaires : celle d'échapper au réel.

3. Affaire classée !

Le 31 mai 2016 nous avons reçu une carte postale de Didier Barros : elle avait été postée d'Ushuaia et avait mis deux mois pour arriver jusqu'à nous ! Il était bien parti en Antarctique. Son message venait d'une part, clore une bonne fois pour toute la frustration liée à la sensation – légitime ou pas – d'avoir été copiée, et d'autre part – c'est ce qui me semblait le plus important dans toute cette aventure – elle ouvrait sur un nouveau rêve, très puissant. Celui de partir en Antarctique. Un jour il faudra que nous partions nous aussi ! Sur nos propres traces. L'occasion se présentera, j'en suis sûre, il suffira d'attendre...



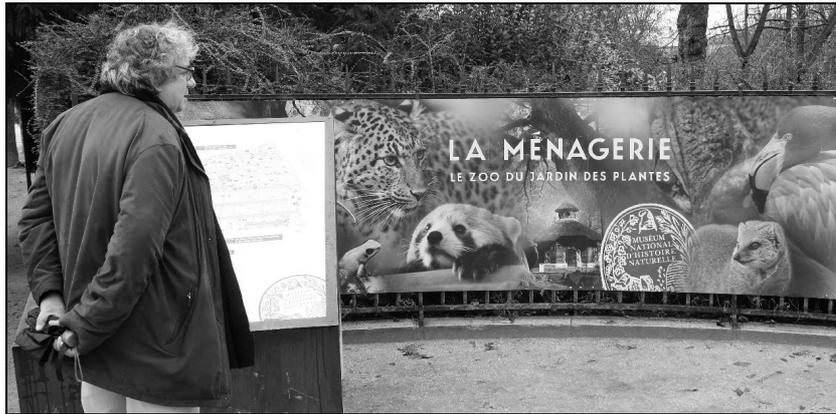
Carte postale de Didier Barros



...Partir sur les traces d'un autre n'est qu'un alibi parmi d'autres pour parvenir jusqu'à soi.

II. Deuxième Partie

La double mort de Robert Cane



Déambulation philosophique au Jardin des Plantes...

Un petit groupe d'amis décide un soir d'écrire une nouvelle collective. Tour à tour, ils écrivent l'histoire des derniers instants d'un homme, Robert Cane, qui reçoit semaine après semaine des photographies dans lesquelles il est en arrière plan à tous les ages de sa vie. Si les amis semblent contents de l'avancée de leur nouvelle et du talent qu'ils pensent avoir, le repas qu'il feront pour clore cette expérience et lui donner sa forme finale sera, à un certain moment, une catastrophe : la tension qui s'en dégagera signera la véritable mort du personnage et de l'expérience collective. Je le sais, j'y étais. Robert Cane j'ai aussi contribué à l'écrire... et à le tuer !

1. Chronologie des faits et intentions

Le samedi 30 août 2014, Bernard et moi nous trouvions chez des amis du côté de La Madeleine, près de Lille. La soirée était particulièrement chaleureuse et animée. Nous étions cinq convives et nous parlions de livres et de films tout en dégustant les spécialités culinaires de notre hôtesse Carole P. Ce soir là, Bernard, qui avait dû passer une partie de la nuit à aider d'autres amis à déménager, était un peu absent du groupe. Il était de plus en plus fatigué et se sentait gagné par le sommeil. Il fallait rentrer et nous nous préparions à le faire lorsqu'une idée surgit dans le groupe : et si, plutôt que de simplement parler de fictions, nous en écrivions une ensemble ? En quelques minutes nous posons le dispositif : chacun d'entre nous écrit tour à tour autour de 2000 à 3000 signes et terminerait son texte par une phrase incomplète. Le suivant devrait compléter la phrase et poursuivre l'histoire. Quelques thèmes ont été évoqués – ils m'échappent aujourd'hui – et des mots ont été notés sur un bout de papier. Ainsi qu'une première phrase proposée par l'un des convives, Julio G. : « *Ma quête commença à partir de l'étrange ambiance de cette nuit de fin d'été dont je me souviens maintenant avec un sentiment presque irréel* ». Ayant été à l'origine de l'idée, il me revenait naturellement de débiter l'histoire en allant au-delà de cette première phrase. Nous nous sommes quittés en emportant chacun avec nous une idée particulière de cette écriture collective. Une fois rentrés à la maison – il devait être un peu plus d'une heure du matin – Bernard me dit qu'il avait une idée très précise de ce qu'il allait écrire. Sentant son emballement soudain, je lui ai proposé de commencer l'histoire. Je la continuerai et la transmettrai ensuite à Carole qui la transmettrait aux autres. Quelques semaines plus tard Bernard me donna son texte :

Elles étaient maintenant au nombre de treize. La première d'entre elles m'avait laissé perplexe : adressée à mon nom et timbrée à New York elle contenait juste une photographie en noir et blanc. Un homme détendu souriait devant un immeuble en pointant du doigt une de ses fenêtres. Aucune lettre n'accompagnait la photographie. J'ai cru à une erreur et, malgré une légère et inattendue sensation de confusion, j'ai rangé l'enveloppe dans une de mes grandes boîtes en métal. Mon malaise augmenta lorsque je reçus une autre enveloppe la semaine suivante, puis une autre encore la semaine d'après, puis une autre, et encore une autre. Douze enveloppes. A chaque fois, une nouvelle écriture indiquait mon nom et mon adresse. A chaque fois l'enveloppe provenait d'un lieu différent : Paris, Lille, Quimper, Lyon, Rio de Janeiro, Washington, Madrid, Tokyo... Et invariablement une photographie - que n'accompagnait aucune lettre - me laissait découvrir là un jeune couple de Japonais devant la Tour Eiffel, là des enfants jouant dans un bac à sable, là un vieillard promenant son chien, là encore une jeune fille au regard oblique fumant une cigarette, là un couple d'amoureux. Et puis, cette treizième enveloppe est arrivée. Que n'avais-je regardé les autres comme celle-ci ? Un vieil homme regardait fixement et sérieusement l'objectif devant les grilles d'un parc. Rien d'intéressant dans ce premier plan. Mais à l'arrière plan de cette photographie des années trente, je reconnus un passant. Une silhouette familière malgré sa jeunesse. La silhouette de mon père avec un petit garçon tenu par la main. J'étais ce petit garçon. Un frisson me parcourut tandis que je regardais les douze autres photographies. Sur chacune d'entre elles je me trouvais à l'arrière plan : à cinq ou six ans, à vingt ans, à une trentaine d'années, quarantaine. Tel un figurant, toujours de passage sur la photographie des autres. Mais quelque chose avait changé car...

En lisant le texte de Bernard je me souvient avoir été particulièrement intéressée par l'idée de la poursuivre et je l'ai fait à ma façon :

Mais quelque chose avait changé car pour la première fois, le nom d'un expéditeur à l'écriture tremblante figurait sur cette treizième enveloppe : Madame Mirna Valence, 37 bis rue d'Aubagne, Marseille. Je savais que je devais m'y rendre. Le soir même je dînais avec de vieux amis du côté de La Madeleine. Nous avions pris l'habitude de nous réunir assez régulièrement pour parler de films et de livres. Ils m'avaient trouvé, ce soir là, quelque peu absent. J'hésitais à leur raconter mon histoire. Peut-être fallait-il d'abord que je démêle les fils de la quête dans laquelle je m'engageais avant de tenter d'en livrer un récit. Dès le lendemain, je réservais un avion pour Marseille. Quelques jours après je me trouvais au 37 bis rue d'Aubagne. Devant un vieux bar : Le fournil d'Aubagne. Lorsque j'ai dit rechercher Irma Valence, le tenancier du bar me tendit un grand carton.

« Ah la pauvre dame ! Nous pensions qu'elle n'avait pas de famille ! Vous êtes venus pour prendre ses affaires ? Regardez, tout est là... »

Je suis reparti avec ce carton rempli de vieilles cartes postales, d'agendas, de photographies, de petits bibelots, d'imprimés administratifs et de reçus sans grandes valeurs. Arrivée dans ma chambre d'hôtel, j'avais l'étrange sentiment de violer l'existence d'une inconnue. Un objet attira particulièrement mon attention...



37 bis rue d'Aubagne à Marseille

Le 7 septembre 2014, j'envoyais notre histoire par mail à Carole et j'ajoutais également un élément au dispositif : une réunion – repas au cours de laquelle j'enregistrerais nos discussions pour garder la trace de l'élaboration créatrice du groupe. Je n'entrevois pas du tout à ce moment là, la façon dont les choses allaient (plutôt mal) tourner...

----- Original Message -----

From: Erika THOMAS

To: Carole P.

Sent: Sunday, September 07, 2014 4:38 PM

Subject: à ton tour!

Coucou Carole!

Voici notre histoire. Comme convenu, à chaque fois on arrête sur une phrase ouverte qu'il faut continuer...Je propose qu'on continue comme ça jusqu'à la page 30. A la page 15 on se fera un repas-réunion pour faire le point. Pour ma part, j'enregistrerai (pour conserver la trace) la discussion qu'on aura sur ce sujet lors de ce repas.

Bonne inspiration ...

Bisous

Erika

Et l'histoire s'étoffa...Carole., Ana, Julio, puis Bernard à nouveau et moi qui inaugurons le deuxième et dernier tour. Chacun développait, en fonction de son inspiration, les problématiques qui lui semblaient devoir être développées : les objets de l'enfance et le souvenir des parents ; un club d'amis amateurs de mystères et de bons vins, des objets symboliques...L'histoire partait-elle dans tous les sens ? Chaque fois que je la lisais je n'en conservais, dans mon esprit, que ce qui s'intégrait dans le droit fil de ce que je souhaitais raconter pour ma part: l'histoire d'un homme ayant traversé le temps qui lui était imparti.

A l'automne 2014, Bernard et moi nous trouvions du côté de Grenoble. Nos amis de la troupe du *Théâtre du Désordre des Esprits*, Marie-Paule, Bruno et Romain, nous avaient invités à la première de leur nouvelle pièce – *Hinkemann* d'Ernst Toller, mise en scène par Marie-Paule Laval et Bruno Boeglin – et présentée le 31 octobre au Pot-au-Noir à Saint-Paul les Monestiers. Une magnifique pièce racontant la tragédie d'un soldat revenu de la guerre atteint dans sa virilité. Je me souviens de la chaleureuse ambiance de partage avec la troupe et du magnifique domaine – où nous étions tous logés - perdu dans la nature entre les biches et les daims. Quoi de plus inspirant pour écrire la suite de notre histoire ? Et c'est ainsi que le lendemain, le 1 novembre, alors que nous dégustions une crêpe à la gare de Grenoble en attendant notre TGV vers Lille, nous avons eu l'idée du prénom de notre protagoniste. Puisque personne ne lui avait donné ce marqueur identitaire d'importance, nous avons décidé ensemble, Bernard et moi, qu'il s'appellerait Robert Cane et nous nous sommes dit, non sans rire, que le choix d'un patronyme renforçait encore nos liens avec lui. Robert Cane. *Salut Bob !*

Dans le train Bernard termina de rédiger sa partie avant de me la tendre en me disant que j'allais peut-être devoir faire une incursion dans la science-fiction...

Entrez criais-je, c'est ouvert !

Un instant je pensais qu'il s'agissait de l'infirmière mais je fut surpris de voir un grand monsieur serré dans son pardessus et chapeauté comme un détective, il surpris mon émotion et me sourit rassurant :

- bonjour Robert je suis venu vous remettre personnellement ce petit quelque chose...

Et dans un geste lent et mesuré il posa une sacoche sur le bord de la table pour en sortir une enveloppe et me la tendre. Comme les autres, elle m'était adressée : Robert Cane, 17 rue Lord Byron. L'homme ajouta, comme pour anticiper ma question :

- ça va compléter la collection !

Aussitôt une multitude de questions se bousculèrent dans ma tête sans que je ne sache en poser une seule ... la réponse anticipée du détective me combla, m'affola, m'inquiéta et me paralysa: je suis venus vous "initier" me dit-il, tandis que je posais fébrilement la nouvelle photo devant moi sur le bureau. Je n'eu pas vraiment le temps d'en saisir les détails. Je sentais une main lourde sur mon épaule gauche et mon poignet saisi dans la foulée. J'eu alors comme des flashes lumineux suivis de terribles vertiges....La figure de mon visiteur, dans une étonnante torsion, me devient étrangement familière. Et tandis que je me demandais ce que le docteur Maurice faisait chez moi, je croyais entendre des voix au loin « encore une fois ! Un deux trois ! » La douleur se faisait intense. Un poids oppressant sur la poitrine. « Robert, Robert, restez avec nous ! ». Et puis un bien-être diffus, je m'envole...

Et ma suite s'est imposée à moi. Ne l'avais-je pas attendue depuis le début de cette histoire ? Et c'est ainsi que j'ai écrit, dans une sorte d'écriture automatique, mon adieu à Bob :

Le monde. Edition spéciale du 7 novembre 2014. Mort du dernier géant de la photographie. Robert Cane s'est éteint cette nuit dans son appartement parisien située rue Lord Byron dans le 8^e arrondissement. Essentiellement reconnu dans les années soixante-dix pour son travail photographique sur les exilés de la capitale, son exposition « Errer encore » a fait le tour du monde. Robert Cane vivait reclus chez lui depuis une dizaine d'année après son tragique accident de voiture l'ayant cloué à un fauteuil roulant. Sa dernière exposition, effectuée en février 2001 au Fanion des Arts et intitulée « amitiés » rassemblait une petite série photographique consacrée au dernier cercle de ses amis. Interrogée ce matin par les journalistes, la gardienne de l'immeuble déclare que ses trois derniers jours il semblait avoir perdu la raison : « Il parlait de Marseille, d'une série de photographie, il criait « c'est moi, c'est moi ». Des moments d'angoisses alternaient avec des moments d'exaltation. Je crois qu'il n'était déjà plus parmi nous. » Dans les années qui ont suivi la disparition de son ami, Francis Jansen, Robert Cane avait entrepris une psychanalyse. Son analyste déclarait ce matin sur les ondes de France Culture....

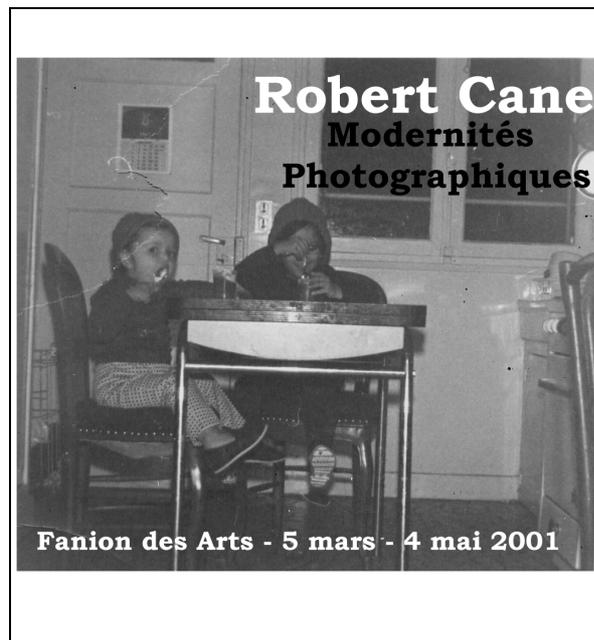


Errer encore. ..Les exilés de la capitale
Photographie Robert Cane, 1966

Je transmis le texte à Carole qui le compléta et le transmis aux autres à son tour pour qu'ils fassent de même. Et le samedi 28 février, notre histoire collective était terminée. Nous pensions avoir assez de souffle pour écrire un best-seller de 300 pages. Nous nous trouvions face à une nouvelle de 13 pages. Chacun des cinq convives réunis chez Carole le soir du 30 août avait eu, à deux reprises, le destin de Robert Cane entre ses mains. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'ensemble de l'histoire et si plusieurs passages – écrits par les uns et par les autres – m'ont semblés interpellant et bien écrits, celui qui m'a le plus touchée par sa profondeur psychologique et sa grande finesse est celui qui a été rédigé par Carole et que je reproduis ici, avec son accord, en intégralité :

Son analyste déclarait ce matin sur les ondes de France Culture : « Le décès de Robert Cane est un véritable choc. Depuis sa disparition, je laisse le cabinet vide pendant le temps de sa séance. Sa mort me fracasse d'autant plus que c'est quelqu'un qui ne cédait pas sur son désir. Il s'agit là d'un véritable deuil qui n'a, d'ailleurs, pas encore commencé... Robert Cane livrait depuis des années un combat avec lui-même et parvenait à négocier avec la réalité malgré les difficultés existentielles. La

photographie [vous connaissez son œuvre prolifique] était devenue une sorte de bricolage lui permettant de se soutenir de nombreux projets. Sa dernière exposition dont il m'avait longuement parlé, a eu lieu au Fanion des Arts (un signifiant important de son histoire !), en hommage à ses amis avec qui il pouvait encore fabriquer du lien social...Les journaux ont déjà enfermé Robert dans une sorte de folie décompensée, s'appuyant pour l'occasion sur les paroles de la concierge. Les derniers mois de Robert ont au contraire été marqués par une sorte de désir décidé et de quête authentique autour d'une série de photographies énigmatiques, ayant pour épigraphe Marseille et un personnage en point de mire : une certaine Irma. Mais je n'irai pas plus loin en retenant ce qu'un célèbre psychanalyste clamait dans les années 70 : « de la vérité, on n'a pas tout à apprendre ! Un bout suffit ». ».
Fin du communiqué



Affiche de la dernière exposition de Robert Cane, 2001

Ce paragraphe me donnait le sentiment que Robert Cane existait réellement. Carole l'avait croisé dans le réel j'en était sûre et elle avait compris sa complexité et sa rage de vivre ! Heureux que notre nouvelle collective ait aboutie, nous avons eu l'idée de faire ce repas autour de l'histoire chez d'autres amis, Catherine et Sébastien, à qui nous avons évoqué à maintes reprises – et toujours dans la bonne humeur - l'élaboration collective. Le 4 mars, Carole envoya en pièce jointe notre nouvelle collective dans un mail à Catherine et Sébastien leur demandant d'être nos premiers lecteurs. Le repas se ferait chez eux le samedi 27 mars 2015 et, malgré l'accueil très chaleureux de nos hôtes, malgré le champagne, les bons vins et la gastronomie italienne, cette soirée marquerait la fin définitive de l'aventure collective.

----- Original Message -----

From: Carole P.

To: catherine&sebastien

Sent: Wednesday, March 04, 2015 6:39 PM

Subject: Nos premiers lecteurs

Catherine, Sébastien,

Je vous transfère, en avant première, notre histoire écrite à plusieurs. La majorité d'entre nous pensait qu'un avis extérieur serait le bienvenu !

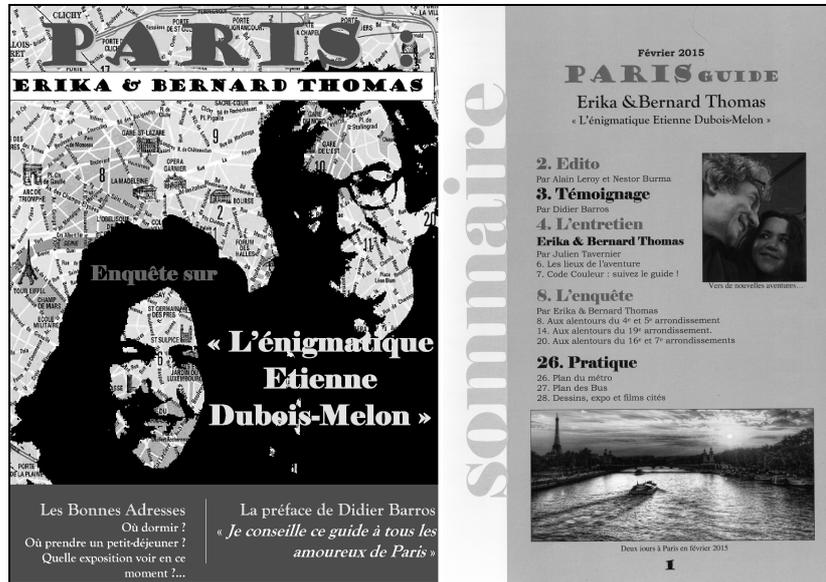
J'espère que vous allez bien,

Bises à vous,

Carole

2. Enjeux d'une soirée particulière et dynamique groupale inattendue

Mais que s'est-il passé au juste lors de cette soirée ? Je reconstitue dans mon esprit les moments précédents le repas lors duquel les échanges – vifs ! – furent enregistrés comme cela avait été convenu entre nous. Mais bien avant cela...y avait-il déjà quelque chose dans l'air ? Des indices ? Un état d'esprit particulier ? Bernard et moi sommes arrivés après Julio et Ana. Nous avons eu une semaine assez éprouvante : j'avais été malade comme un chien et les différents examens médicaux que j'avais dû faire ne parvenaient pas à définir un diagnostic précis. Bernard était inquiet et se sentait impuissant face à des douleurs osseuses qui m'empêchaient de dormir et d'aller travailler. Mais depuis l'avant-veille je me sentais bien plus en forme. Cette soirée était la bienvenue. D'ailleurs, à peine installés, Catherine nous proposa une coupe de champagne. La conversation s'engagea et un premier soupçon d'agressivité surgit au détour d'une conversation très banale concernant une porte que Bernard avait aidé à monter chez l'un des convives. Surpris par le sarcasme inhabituel de celui-ci, Bernard renversa sur la table basse sa coupe de champagne. *Oh ce n'est rien, ce n'est pas grave !* La table fût nettoyée et Bernard eut une autre coupe. La conversation s'engagea sur autre chose. Et Carole arriva. Attendant son arrivée, j'offris aux uns et aux autres, une brochure illustrée que j'avais imprimée à l'université et qui racontait une aventure à Paris que Bernard et moi avions conçue ensemble : un guide touristique de quelques arrondissements parisiens restituant nos bonnes adresses, nos conseils culturels et une énigme policière « *L'énigmatique Etienne Dubois-Melon* » créée pour servir de fil rouge à cette balade parisienne effectuée le 26 et le 27 février 2015.



Une balade parisienne à l'apéritif...

J'expliquais que cette brochure allait servir de support pour un cours que je faisais sur la création artistique à partir de la notion de quotidien. J'invitais d'ailleurs les amis présents à concevoir eux aussi une « aventure du quotidien » que je mettrai en forme et que je pourrais exploiter en cours avec mes étudiants. Les uns et les autres réagirent chaleureusement et la conversation dérivait sur d'autres objets : un départ à l'étranger, un colloque intéressant, un film qu'il ne fallait pas manquer, un écrivain qu'il fallait savoir relire et bien d'autres sujets tout aussi intéressants les uns que les autres. Et puis nous sommes passés à table. J'y ai installé mon enregistreur en rappelant que cet enregistrement constituerait une des annexes de la nouvelle écrite collectivement et nous permettrait ainsi de conserver les traces de notre élaboration littéraire. La conversation sur notre texte pouvait dès lors commencer. Et c'est là que quelque chose d'imprévu se passa. Pas tout de suite. Au bout de la 44^e minute d'enregistrement. Le ton monta progressivement et assez agressivement à propos d'un détail crucial – à en croire l'enregistrement – : qui était vraiment mort ? Robert Cane ou son

père également nommé Robert Cane ? Qui recevait les lettres ? Robert Cane ou son fils également appelé Robert Cane ? A chacun de comprendre cette histoire à sa façon. Mais une chose aujourd'hui demeure : *Robert Cane nous a « tuer » !*

Un cadavre sur les bras

J'ai toujours été très intéressée par la dynamique des groupes. C'est d'ailleurs sur ce thème que j'ai fait mon mémoire de troisième cycle – appelé aujourd'hui master 2 - à l'université de Lille 3 en psychologie sociale en 1998. En partant du sociogramme de Moreno j'avais démontré qu'au-delà de ce que les lycéens affirment individuellement en termes d'affects à l'égard de membres d'un groupe (sympathie, antipathie ou indifférence), dès lors que ce groupe est mis ensemble - pour une tâche précise - de nouvelles configurations relationnelles se mettent en place et, fait très surprenant, celui qui pouvait apparaître comme individuellement plébiscité par ses camarades pouvait tout à fait devenir le meilleur des boucs émissaires du groupe. Cette recherche m'avait conduit à m'intéresser à la psychanalyse des groupes et aux fonctions inconscientes qu'investissent certains des sujets pour exprimer les problématiques groupales inconscientes. Je me souviens d'un séminaire animé par René Kaës en 1998 à l'Université de Lyon 2 sur les *fonctions phoriques* auquel j'avais assisté enthousiaste avec mon amie Huguette Le Guillou. Toute cette expérience, assez lointaine aujourd'hui, m'est revenue à l'esprit lorsque que j'ai écouté chez moi l'enregistrement de cette soirée. Non qu'il y ait eu un bouc émissaire lors de cette soirée – loin de là – mais parce qu'une agressivité latente s'y est exprimée au moyen d'un dialogue de sourds prenant pour alibi un élément de l'histoire. Sur les 2h 32 minutes et 39 secondes d'enregistrement, 27 minutes me semblent pour le moins surprenantes. En voici quelques extraits :

Moi (concernant la mort de Robert Cane): *Chacun à le droit de comprendre ce qu'il veut ! La fin reste ouverte ! Toi tu as inventé un fils mais pour moi c'est le père qui reçoit les lettres et qui meurt. Le fils est une création de son esprit.*

Intervenant 2 : *Tu n'acceptes pas qu'on change ton histoire !*

Intervenant 3 : *Mais chacun à le droit de voir ce qu'il veut ! D'ailleurs la discussion est intéressante car comme dit X (l'intervenant 2) chacun à la vue de son personnage comprend ce qu'il veut. Le personnage t'échappe dès que l'autre continue l'histoire...*

Moi : *Ce n'est pas du tout ce que dit X ! X impose que ce soit le fils de Robert Cane qui reçoivent les lettres. C'est moi qui dis que chacun peut comprendre ce qu'il veut ! Moi j'ai le droit de dire que c'est Robert Cane qui les reçoit ! D'ailleurs j'ai une question pour tout le monde ici : selon vous c'est le fils qui reçoit les lettres ?*

Intervenant 4 et intervenant 5 (après quatre secondes d'hésitation) : *ah oui, c'est le fils oui !*

Moi : *Bah c'est drôle que vous disiez ça alors que tout à l'heure vous avez commencé par dire que vous ne saviez pas qui était mort et qui recevait les lettres !*

Intervenant 5 : *non je n'étais pas sûre mais pour moi maintenant c'est le fils quand même.*

Intervenant 2 : *mais bien sûr !*

Moi : *non pas « bien sûr » ! A partir du moment où on se pose la question c'est que ce n'est pas « bien sûr ». Pour moi on est comme dans une nouvelle latino-américaine : toutes les interprétations sont possibles.*

Intervenant 3 et Intervenant 2 : *Ecoute arrête, il faut arrêter c'est pas grave.*

Intervenant 2 : *Erika soit tu tiens à ta version soit tu acceptes de voir évoluer l'histoire. Tu es fâchée parce que tu voulais le tuer et on ne l'a pas tué ! (Rires nerveux dans le salon)*

Moi : *mais si puisqu'il est mort !*

Intervenant 2 : *Le père. Pas lui !*

Moi : *alors c'est toi qui refuse ma lecture. Excuse moi X mais j'ai le droit de tenir à la mort de mon personnage !*

Intervenant 2 : *donc tu annules la suite ? C'est ça ? C'est ça ? Dis-le alors !*

Moi (un peu étonnée par le ton très agressif) : *non mais je ...*

Intervenant 3 (à l'intervenant 2) : *Attends, attends c'est pas grave (rires nerveux dans le salon)*

Moi : *Je ne vois pas pourquoi tu imposes à tous une vision de l'histoire. Ok pour toi c'est le fils qui reçoit les lettres. Apparemment ce n'est pas si clair puisque certains se sont quand même posé la question de savoir qui recevait ces lettres et qui était mort ! Moi je comprends l'histoire autrement. Je veux bien que tu crée un autre Robert Cane pour dire « non il est pas mort » : tu as le droit, c'est une façon de refuser la mort du personnage. Mais pour moi, ce qui se passe ensuite, ça reste des éléments qui surgissent dans l'esprit de celui qui est à l'agonie, et qui veut peut-être vivre encore ! Et quoi que tu dises, quoi que vous puissiez tous dire ici, pour moi, celui qui reçoit les lettres c'est Robert Cane et c'est lui qui meurt ! Je ne vous impose pas ma lecture mais vous ne parviendrez pas à me faire voir autre chose. Et autant préciser que je n'ai pas l'habitude de changer d'avis parce ce qu'on s'énerve sur moi !*

Intervenant 2 : *Attends laisse moi parler. Tu vas me laissez parler Erika? (Rires nerveux dans la salle) Tu t'en tapes de ce qu'on a écrit après le moment où tu as décidé sa mort ?! D'ailleurs (s'adressant à l'intervenant 3 qui pourtant ne cessait*

depuis le début d'abonder dans son sens) : *cette infirmière que tu inventes...j'ai dû me débrouiller avec ça ! Ca n'avait aucun sens. C'est comme inventer que dans le bistrot à Marseille on donne un carton rempli d'objets à un inconnu. Ca n'a aucun sens ! Ce n'est pas possible ! On n'y croit pas. Moi j'ai dû mettre de l'ordre dans toute l'histoire et c'était pas facile ! Il faut un minimum de logique pour qu'on s'en sorte !*

Intervenant 3 (apaisant mais visiblement de plus en plus mal à l'aise) : *oui oui c'est bien ce que tu as fait. En fait c'est moi qui ai causé cette perplexité...j'ai pas vraiment su écrire ce que j'avais en tête et du coup Erika ...* (soudainement très ému il s'arrête de parler, ses yeux sont plein de larmes).

Intervenant 2 (très ironique envers l'intervenant 3): *ooh c'est à cause de toi ! On va se tenir par la main et pleurer avec toi !* (S'adressant à moi) : *attends je voudrais vous lire ce que j'ai écrit...*

Moi (très agacée par cette ironie teintée d'agressivité) : *C'est toi qui ne veut pas qu'on fasse autrement que ce que tu as décidé ! Et là tu nous dit ce qui est logique et ce qui ne l'ai pas. Comment on doit comprendre l'histoire.* (Rires nerveux dans le salon)

Intervenant 4 (s'adressant à moi d'une voix douce) : *après tu m'expliquera aussi ta logique ça m'intéresse Erika.*

Intervenant 2 (à l'intervenant 5 sur un ton d'agacement). *Tu ne peux pas baisser la musique ? Je ne peux pas parler !* (S'adressant à moi) : *bon tu a le droit de dire « ça m'a saoulé d'écrire cette histoire avec vous ! »*

Moi (ironique et agressive à mon tour) : *bah !! Ca c'est incroyable ! Je n'ai pas le droit de tenir à ma version de l'histoire ? Je ne vois pas où est le problème ! Je refuse de te dire simplement « Bravo ! oui tu as raison » pour que tu sois*

content ! Excuse moi ! Je ne vois pas où est le problème (rires nerveux dans le salon)

La conversation se poursuit sur ce mode durant 27 minutes et 13 secondes. Des rires nerveux, des moments de silence et des tentatives d'apaisement se succèdent. Bernard me regarde et embrasse ma main. Je laisse tomber. « *Tu vois, me dit l'intervenant n°2, tu as maintenant compris que ce que tu as écrit concernant le type qui donne le carton rempli d'objets, ce n'est pas possible* ». Ce dialogue est sans issue. Nous feignons de passer à autre chose et nous nous quittons vers 2h du matin. Le lendemain je décide d'écouter l'enregistrement. A tête reposée. Bernard se joint à moi mais ne reste pas jusqu'au bout. A un moment – en passant à côté de mon bureau – sentant ma consternation il me dit « *franchement c'est plutôt comique ! Dans un film se serait une scène comique ! Pense à un film où les gens s'imaginent qu'ils vont s'entendre autour d'une histoire et finalement on finit par ne plus savoir qui est qui et qui est mort ! C'est un polar comique !* » Une fois l'enregistrement écouté – qu'on le considère comme relevant d'un polar comique, d'une comédie dramatique ou plus prosaïquement d'une discussion assez peu cordiale – je ne souhaite qu'une chose : ne plus poursuivre l'aventure, ne plus élaborer collectivement – comme cela avait été prévu – des annexes photographiques et textuelles pour prolonger l'histoire. Quelques semaines après cette soirée – le 5 mai 2015 – j'ai envoyé un mail à deux des participants leur expliquant ma décision. Et j'en ai informé de vive voix l'intervenant n°2 – celui que j'avais ressenti comme particulièrement agressif – qui a regretté qu'il y ait eu un enregistrement – « *Mais pourquoi voulais-tu enregistrer ?* » – avant de me conseiller de le brûler. Mais me défaire de cet enregistrement ne m'était pas possible avant d'en faire quelque chose qui me permette d'élaborer autrement cette frustration inattendue. Je me suis donc mise à réfléchir à une façon originale de l'utiliser.

3. Un comité d'experts...

Début mai 2015 j'ai décidé de solliciter des collègues (doctorants, maîtres de conférences et professeur) de différentes disciplines rencontrés lors de colloques divers en France ou à l'étranger, et avec lesquels j'étais toujours en contact. Je souhaitais leur demander d'écouter ces 27 minutes d'enregistrement et de m'en dire quelque chose de bref.

Dans la nuit du 5 mai 2015 – en prétextant un travail à faire avec des étudiants – j'ai envoyé ma demande à un enseignant chercheur en littérature (Philippe B. Université de Rouen) une enseignante chercheur en analyse du discours (Sandrine T. Université de Paris 3), un chercheur en psychologie Sociale (Frédéric M., Université de Lyon) une chercheuse en analyse de sons (Delphine D, université de Rennes) et une anthropologue (Chantal B., Université de Toulouse). Bien que s'agissant de mails individuels, ils avaient tous le même contenu.

----- Original Message -----

From: Erika THOMAS
To: Sandrine T
Sent: Tuesday, May 05, 2015 1:49 AM
Subject: Ecoute...Qu'entends-tu?

Bonjour Sandrine,
J'espère que tu vas bien. Je t'écris car je suis actuellement en train de travailler – avec mes étudiants – sur deux notions complémentaires : la création et la tension. Pour illustrer cette dernière, j'ai conservé l'enregistrement d'une soirée entre amis où durant 27 minutes une tension me semble apparaître dans le groupe. Pour info, cette soirée venait clore l'idée d'une courte nouvelle écrite collectivement. Je t'avoue que j'ai beaucoup de mal à faire quelque chose de cet élément...Et j'ai donc pensé à toi et quelques autres « spécialistes » de domaines divers pour

me venir en aide... Accepterais-tu d'écouter l'enregistrement de 27 minutes (je te l'envoie par *We Transfer* dès ton accord) et de m'envoyer par mail un court texte (maximum 150 mots) commençant par « *En écoutant cet enregistrement* (et tu mets ton texte de 150 mots) » et en finissant par « *En écoutant cet enregistrement une question me vient à l'esprit* : (et tu indiques ta question) » ? Tu vois, ce n'est pas bien compliqué et cela reste sans conséquences scientifiques ☺ !

Je t'embrasse et j'attends ta réponse avec impatience !
Erika

PS : dans le texte il ne faudra éviter indiquer les prénoms que tu entends sur l'enregistrement...

Le 8 mai, mes cinq collègues avaient répondu présent à l'appel. Nous avons fixé la date du 11 juin 2015 comme date butoir pour que je récupère toutes les réponses attendues mais je les ai eu plus rapidement que prévu ! Le 13 mai je lisais une première interprétation de cette écoute. Les autres suivraient jusqu'au 21 mai, veille de mon départ au Brésil où, dans le cadre de la célébration des 30 ans de retour à la démocratie, j'étais invitée à faire une conférence sur la représentation de la dictature dans le cinéma et les *telenovelas*⁴.

Sandrine T., menant ses recherches sur l'analyse des discours, fut la première à me répondre.

⁴ Erika THOMAS (2015) *Ambiguidades da memoria: anos de chumbo no cinema e na telenovela* (conférencière invitée) Universidade Federal do Ceara, Fortaleza Brasil, 27 mai.

----- Original Message -----

From: Sandrine T.

To: Erika THOMAS

Sent: Wednesday, May 13, 2015 9:13 PM

Subject: Re: Ecoute...Qu'entends-tu?

Chère Erika,

(...).

Sur 7 personnes autour d'une table (je pense en avoir compté sept et j'ai cru entendre un miaulement de chat) seules 2 personnes prononcent plus de 4 phrases consécutives durant ces 27 minutes. Toutes les autres disent une à deux phrases pour, généralement, aller dans le sens de l'un des membres de ce groupe. Je remarque que cet homme – auquel tu t'opposes plutôt vigoureusement – rappelle à plusieurs reprises son rôle important dans l'organisation chronologique et logique de l'histoire. Cela peut être une façon d'affirmer sa place dans le groupe, de légitimer un pouvoir à travers un discours et d'imposer sa vision du sens de celle-ci ; je note que les membres du groupes semblent adhérer à ce qui est dit mais de façon peu combative : les tons dociles ne semblent pas fondamentalement convaincus étant donné les hésitations et les contresens. A l'écoute, j'ai l'impression que cet homme – qui a la parole pendant 64 % du temps total – est debout et que les autres sont assis (mais c'est peut-être un effet de son ou de sa voix qui porte davantage). Il répète à quatre reprises (la répétition discursive est aussi une façon d'imposer son orientation) : « *à quoi ne veut-on pas renoncer ?* ». La question étant peut-être aussi dans ce contexte particulier de tension : à qui ne veut-on pas céder ? Pour ta part (j'ai reconnu ta voix mais de toutes façons ton prénom est mentionné à 6 reprises dans cet extrait), tu lèves la voix aussi, tu utilises beaucoup la forme affirmative pour défendre un point de vue divergeant et tu tiens jusqu'à un certain point. Mais on sent tout de même un épuisement, voire un abatement de ta part à la fin (au niveau du ton de la voix

c'est tout à fait manifeste). Je l'attribue aux différentes injonctions négatives qui te sont formulées (« arrête » (4 fois) « *non ce n'est pas ça* » ou « *non ce n'est pas possible* » (6 fois). Et au fait d'être finalement plutôt seule face à ce qui peut être perçu comme une forme d'agressivité latente d'une partie du groupe. La question que je me pose, en écoutant cet enregistrement, est celle-ci : *la tension exprimée dans ce petit groupe tenait-elle à la tâche qui avait été entreprise ensemble ou aux caractéristiques individuelles des membres du groupe ?*
(...)

Le 15 mai, je reçu le mail de Delphine D. menant ses recherches sur la bande son, à l'université de Rennes.

----- Original Message -----

From: Delphine D.

To: Erika THOMAS

Sent: Friday, May 15, 2015 2:00 PM

Subject: Re: Ecoute...Qu'entends-tu?

Salut Erika,
(...)

Tu vas sûrement être déçue mais c'est surtout ce que je n'entends pas dans cet extrait qui focalise mon attention : où sont donc passés les bruits de couverts, de verres qui se remplissent, de musique (dont quelqu'un demande qu'on la baisse alors qu'elle est inaudible)? C'est assez impressionnant dans cet extrait on dirait que vous vous trouvez dans une salle d'attente. Il y aussi ces petits silences de quelques secondes qui suivent certaines tirades ou interrogations et qui me semblent revêtir un temps de sidération générale mais, par je ne sais quelle mécanique rayée, la discussion se répète à l'identique. *La question que je me pose est celle-ci: en imaginant que tout cela était vraiment inattendu, et non concerté entre vous (comme une*

pièce de théâtre ou jeu de rôles), quels ont été les conséquences relationnelles de cette soirée ?
(...)

Le surlendemain, je reçu le mail de Chantal, anthropologue à l'université de Toulouse.

----- Original Message -----

From: Chantal B.

To: Erika THOMAS

Sent: Sunday, May 17, 2015 7:47 PM

Subject: Re: Ecoute...Qu'entends-tu?

Chère Erika,

(...)

Ton enregistrement m'inspire une réflexion générale sur le cadre de la dispute. Les disputes pendant le repas (un classique finalement) font souvent office de rituel pouvant se comprendre comme la contrepartie à l'obligation de se retrouver autour d'une table. C'est pourquoi c'est généralement en couple ou en famille qu'on se laisse aller à ces scènes qui révèlent à la fois la contrainte (d'être ensemble) et la nécessité (de maintenir les liens familiaux). Nous sommes culturellement plus tolérants à celles-ci quand elles se déroulent dans ce cadre. En amitié, c'est une autre affaire. Pour préserver les relations amicales, perçues comme moins solides dans le temps que les relations familiales, les amis se trouvant en situation de partage symbolique (comme un repas) tendent – surtout au début de l'amitié - à minimiser les petites frustrations. Ce qui ne veut pas dire qu'elles n'existent pas. Personnellement je pense que nous avons tendance à surévaluer l'importance de ces disputes lorsqu'elles éclatent au sein de relations amicales en oubliant d'interroger leurs sous-bassements symboliques. La question que je me pose est donc celle-ci : *Mais quel était le*

véritable enjeu symbolique de l'adoption par tous d'une même compréhension de l'histoire ?
(...)

Et le 21, je reçu les deux derniers mails, de Frédéric N. menant ses recherches sur les groupes restreints à l'Université de Lyon et celui de Philippe B. Professeur de Littérature à l'université de Rouen.

----- Original Message -----

From: Frederic M.

To: Erika THOMAS

Sent: Thursday, May 21, 2015 4:41 PM

Subject: Re: Ecoute...Qu'entends-tu?

Chère Erika,

(...)

Au-delà des points sur lesquels je ne peux m'exprimer, il y a clairement un affrontement pour le leadership de ce groupe restreint entre deux participants qui finalement laissent peu de place et de temps de paroles aux autres. Une des personnes se montre assez imposante (dans le ton et le choix des mots) et parvient à obtenir l'adhésion – je n'irai pas jusqu'à parler d'alliance – des autres. Mais pas la tienne : toi, ma chère Erika, malgré tes tentatives de ramener des personnes à ta cause, tu perds la partie, c'est indéniable. Si tu avais demandé à notre collègue Geneviève C. de participer à cette interprétation de l'enregistrement je suis persuadé qu'elle t'aurait dit que tu perds la partie parce que tu es une femme et que les groupes méprisent fondamentalement les femmes qui refusent de céder aux impositions du leader se posant comme mâle dominant. Mais ne nous perdons pas dans ces considérations ! La question qui me vient à l'écoute de cet enregistrement est la suivante: *dis moi en toute franchise : était-ce vraiment un repas entre amis ou une réunion entre collègues de travail (ou tout autre*

groupe artificiellement construit autour d'un projet particulier) ? Cela m'intéresse vraiment de le savoir.
(...)

----- Original Message -----

From: Philippe B.

To: Erika THOMAS

Sent: Thursday, May 21, 2015 9:47 PM

Subject: Re: Ecoute...Qu'entends-tu?

Ma chère Erika,

(...)

Il m'a été assez difficile d'écouter cet enregistrement jusqu'à son terme, j'ose te l'avouer. Il m'a semblé plutôt fâcheux, m'a rappelé de vieux souvenir – qui n'a pas connu ce type de moment exaspérant ? - et m'a laissé le sentiment d'être en présence de personnes voulant, coûte que coûte, s'écharper autour de détails sans la moindre importance. Un moment est pour moi édifiant : celui où l'un des intervenants (le seul avec qui j'accepterais bien volontiers d'aller boire une bière) voulant calmer le jeu, se « sacrifie » en quelque sorte pour le groupe en disant que tout est de sa faute. Mais que se passe-t-il alors ? Un autre lui rétorque « ah ! On va pleurer avec toi ! » J'en reste assez perplexe et je devine le malaise de celui qui doit se demander ce qu'il fait dans cette galère. La question qui me vient à l'esprit à l'écoute de cet enregistrement est celle-ci : *mais pourquoi diable ces gens ont-ils voulu écrire une histoire ensemble ?*

(...)

L'ensemble des mails reçus ont eu deux fonctions importantes : d'une part une fonction d'apaisement – au travers de décodages disciplinaires – et une fonction de mise à distance. De plus, outre ces propositions « sur le vifs » proposées par mes correspondants, les questions posées me semblaient assez judicieuses sans que je sache vraiment y répondre : *la tension*

exprimée venait-elle de la tâche ou des membres du groupe ? Quel était l'enjeu symbolique d'un consensus autour de la signification de l'histoire ? Comment caractériser – à partir de la tension qui s'y développe – un groupe ? Quelles sont les conséquences relationnelles de ce genre d'inattendu ? Et pourquoi souhaite-t-on à un moment donné partager un acte de création ? Je me promis d'y réfléchir...

Mais avec mon départ au Brésil, de nouveaux projets de recherches, le mariage de notre fils Antoine et les grandes vacances, j'ai oublié Robert Cane et la soirée qu'il avait hantée de son esprit insatisfait...

4. résurrection et mort de Robert Cane

Et puis, le 30 août, Chantal B. me transféra un message de l'IPEAT (Institut Pluridisciplinaire pour les Études sur les Amériques à Toulouse) où il était question d'un concours de micro-fiction ouvert à tous pour célébrer les 30 ans de l'institut⁵. Elle concluait son mail en rappelant Robert Cane à mes bons souvenirs :

« Je me suis souvenue de cette nouvelle écrite à plusieurs dont il est question dans l'enregistrement que tu m'as fait écouter ! Regarde sur le site de L'IPEAT les conditions, qui sait, serez vous intéressés ? »

J'ai cliqué sur le lien qu'elle indiquait dans son mail pour en savoir davantage. Les conditions exposées sur le site étaient assez précises : il devait s'agir d'une micro fiction d'une page maximum (4500 signes espaces compris était-il indiqué), l'Amérique Latine devait constituer le thème de la micro-fiction,

⁵ <http://ipeat.univ-tlse2.fr/accueil/actualites/l-ipeat-organise-un-concours-d-ecriture--377957.kjsp>

le chiffre 30 devait être présent dans l'histoire et le texte devait être envoyé anonymé pour le 15 septembre au plus tard.

Notre nouvelle collective – de 13 pages - était beaucoup trop longue pour pouvoir participer à ce concours. Et même si cela n'avait pas été le cas, j'avais, de toutes façons, décider de ne plus porter ce projet pour le groupe. Par contre j'ai eu envie de reprendre les parties que Bernard et moi avions écrites – rien que ces parties faisaient à elles seules près de 6000 signes...- Il fallait les retravailler dans le sens des conditions du concours. Je voulais donner une deuxième vie à Robert Cane. J'ai appelé l'institut pour savoir – ce qui n'était pas indiqué sur le site – si la micro-fiction pouvait avoir deux auteurs. « Oui bien sûr ! »

Il me restait donc, avec Bernard, à reprendre, transformer, retrancher, résumer...bref, faire de nos écrits un texte de 4500 signes. Ce défi me semblait d'autant plus intéressant que j'avais dit, lors de cette fameuse soirée, que pour moi cette nouvelle était comme les nouvelles latino-américaines où les choses se mélangent pour interroger le réel et l'impossible. Sentant que ce projet nous permettait de quitter définitivement le souvenir amer d'une expérience collective, Bernard me proposa de réserver tous les soirs de la semaine un temps pour cette réécriture ensemble. Après une bonne semaine de travail et beaucoup de discussions pour parvenir à extraire l'essentiel (4500 signes !) de ce que nous souhaitions raconter, nous avons envoyé notre micro-fiction à l'IPEAT. Et je dois dire que nous étions plutôt contents de cette nouvelle version ! Et indépendamment du résultat du concours nous avons ouvert une bonne bouteille de Saint Emilion à la mémoire de feu Robert Cane.

----- Original Message -----

From: Erika THOMAS

To: prixipeat@gmail.com

Sent: Sunday, September 06, 2015 6:02 PM

Subject: concours micro fiction 2015

Bonjour,

Vous trouverez ci-joint notre micro-fiction (anonymée et en format pdf) intitulée "Adieu Bob" pour le concours IPEAT 2015. Nous espérons que vous la trouverez intéressante.

Nous restons à votre disposition pour tout renseignement complémentaire. Pouvez-vous nous confirmer la réception de ce message? Par avance merci!

Cordialement,

Erika et Bernard Thomas

En pièce jointe, figurait notre texte : *Adieu Bob !* Truffée de références à la littérature hispano-américaine et à la photographie latino-américaine. Ainsi, le titre en clin d'œil au *Salut Bob* de Juan Carlos Onetti dans *Les bas-fonds du rêve*, ou encore la référence à la *Marelle* de Julio Cortázar ou l'évocation de lieux imaginaires comme Macondo de Gabriel Garcia Marquez ou Santa Maria d'Onetti. Ainsi également la référence à la photographie du mur recouvert d'affiches *Ayuda al suicida 381000* de Gabriela Saco, ou celle du café *El Mundo* inspirée de la photographie de Leonora Vicuña ou encore celle du journal sur lequel figure en Une *A praça é do povo*, évoquant la photographie d'Antonio Manuel montrant le flan d'impression du journal brésilien *O Paiz* en 1968⁶).

⁶ Toutes ces photographies figurent dans le beau catalogue paru à l'occasion de l'exposition photographique à la Fondation Cartier à Paris du 19 novembre 2013 au 6 avril 2014 : *America Latina Photographies 1960 – 2013*, Museo Amparo & Fondation Cartier 2013.

Adieu Bob !

Elles étaient maintenant au nombre de trente. La première, reçue il y a environ un an, m'avait laissé confus. Postée à Buenos Aires elle contenait juste une photographie montrant, en plan rapproché, un inconnu devant l'entrée d'un parc. J'ai cru à une erreur. Mais j'ai soigneusement rangé la photographie dans une de mes vieilles boîtes en fer. Le malaise s'intensifia lorsque je reçus une autre enveloppe la semaine suivante, puis une autre encore la semaine d'après et ainsi de suite chaque semaine. L'écriture précisant le destinataire n'était jamais la même mais les enveloppes – qui provenaient de différents lieux d'Amérique Latine comme Brasília, Santiago Santa María ou Macondo - contenaient invariablement une unique photographie que n'accompagnait aucune lettre. Là un jeune couple devant le bar *El Mundo*, là des enfants jouant à la marelle, là un vieillard lisant un journal - « *A praça é do povo* » - ou là encore une adolescente contre un mur recouvert d'affiches - « *Ayuda al suicida 381000* ». Quelque chose de mélancolique se dégageait de ces images que je m'étais mis à attendre avec fébrilité chaque semaine. Et la trentième est arrivée. Que n'avais-je regardé les autres comme celle-ci ? Une jolie femme y ouvrait un parapluie. Mais il fallait décaler le regard. À l'arrière plan de cette photographie des années trente, je reconnus, au loin, un passant. Une silhouette familière malgré sa jeunesse. La silhouette de mon père avec un petit garçon dans les bras. J'étais ce petit garçon. Et tandis que je sortais de ma boîte les vingt-neuf autres photographies, je vis que sur chacune d'entre elles je me trouvais à l'arrière plan à des âges différents allant de l'enfance à la maturité. J'étais comme un figurant toujours de passage sur la photographie des autres. Mais sur cette trentième enveloppe quelque chose avait changé. Le nom d'un expéditeur y figurait : *Dona Mirna, 7 av. Brasil, Rio de Janeiro*. Fallait-il que je m'y rende ? Mais comment quitter Paris ? J'étais pris par des contraintes de toutes sortes. Le soir même, je dînais avec de vieux amis du côté de La Madeleine. J'hésitais à raconter mon histoire. On me trouva absent. Soudain, Francis J., me dit qu'il allait devoir renoncer à participer à un colloque sur l'art photographique à Rio. Je n'ai pas bien compris ses raisons mais je savais qu'il rentrait du Mexique. « *Voudrais-tu y aller à ma place ? Tu peux bien quitter Paris le temps d'un colloque !* » Le pouvais-je réellement ? La semaine suivante je me trouvais face à un petit bar sombre et désert au *7 av. Brasil* à Rio. A peine y suis-je entré que le tenancier, sans me faire l'aumône d'un regard, me tendit un grand carton gris : « *Pauvre*

vieille Mirna! Nous pensions qu'elle n'avait pas de famille! Voici ses affaires. Tout est là. »

Je repartis avec ce carton rempli de vieilles cartes postales, d'agendas, de photographies, d'imprimés divers et d'un vieux parapluie. Le résumé d'une vie. Dans ma chambre d'hôtel j'essayais de surmonter ce sentiment de malaise et d'intrusion. Malgré l'heure tardive, on frappa à ma porte. Je pensais qu'il s'agissait d'un participant au colloque mais je fus surpris de voir le groom silencieux me tendre une enveloppe. Comme toutes les autres, elle m'était adressée - *Robert Cane, 15 rue Lord Byron, Paris* - mais elle était vide. Je sentis alors une main peser sur mon épaule et une douleur intense dans la poitrine. La figure du groom, dans une étonnante torsion, me devient familière. Que faisait le docteur Pèlerin ici à Rio ? Je cru entendre un murmure « *Roberto chegou a hora ...* ». Et une voix d'homme : « *Robert, Robert, restez avec nous !* » Une douleur atroce...et ce bien-être diffus, oui, je m'envole...

Et nous refermons cette édition du 30 septembre 2015 en évoquant la mort d'un géant de la photographie contemporaine. L'artiste franco-brésilien Robert Cane s'est éteint cette nuit dans son appartement parisien du 8^e arrondissement. Internationalement reconnu dans les années soixante-dix pour son travail sur les exilés politiques d'Amérique Latine, il avait également travaillé sur les Indiens Guarani avec le photographe Francis J. mort au Mexique en 1999. Devenu aveugle à la suite d'un tragique accident de voiture il y a dix ans, Robert Cane vivait reclus chez lui refusant toute interview. Interrogé ce matin, son médecin salue sa mémoire en parlant de cet éternel exilé comme d'un grand homme profondément intéressé par son art, la photographie, jusqu'aux tout derniers instants de sa vie».

Outre ces références latino-américaines dans ce court texte, nous avons décidé de faire de Robert Cane non pas un invalide sur chaise roulante – comme dans la première version – mais un aveugle. Au départ cette transformation était essentiellement due au nombre de signes restreints. Cela nous faisait gagner de l'espace. Mais à la réflexion, le fait de faire d'un photographe un homme devenu aveugle nous a semblé donner un sens bien plus intéressant au dénouement de l'histoire et au rapport que le personnage instaurait dès lors à son art. De même, l'idée de faire du repas avec Francis J. un repas se révélant dans les dernières

lignes être un repas entre les morts nous permettait de brouiller – comme dans tant de nouvelles latino-américaines – les frontières entre les vivants et morts.

Le 6 octobre 2015, j'ai reçu un mail de l'IPEAT nous annonçant le résultat du concours de micro-fiction.

----- Original Message -----

From: IPEAT [ipeat](mailto:ipeat@pep.fr)

To: Erika THOMAS

Sent: Tuesday, October 06, 2015 2:02 PM

Subject: Re: concours micro fiction 2015

Chers auteurs Erika et Bernard,

Le jury du concours d'écriture IPEAT 2015 vous remercie de votre participation. Votre texte n'a pas été retenu en première position. Néanmoins, il a représenté un véritable coup de cœur en éveillant un grand intérêt, nous vous proposons donc, si vous en êtes d'accord, de l'envoyer au comité de rédaction de la revue ORDA pour une publication dans un de ses numéros à venir.

Bien cordialement, Le Jury.

Cette réponse nous a comblés ! Et en attendant la sortie du n° de la revue universitaire⁷ qui publierait notre nouvelle, j'ai décidé d'organiser à mon tour, un Prix. Le Prix Robert Cane 2016.

Le 10 novembre, je pris contact avec les différentes Maisons de la Cité Internationale Universitaire de Paris (CIUP) afin de leur expliquer l'esprit du Prix Robert Cane et avant de leur envoyer par mail l'affiche synthétisant cet appel à photographies à diffuser auprès des étudiants, chercheurs et artistes de la CIUP. Il s'agirait pour eux de co-construire la mémoire photographique du photographe imaginaire Robert Cane. Pour ce faire, il devait

⁷ <https://orda.revues.org/>

lire *Adieu Bob* sur la page web que j'avais créé : <https://robertcaneblog.wordpress.com/2015/11/15/3/>

Il leur fallait prendre une photographie - censée avoir été prise par Robert Cane - représentant ou évoquant leur pays d'origine et d'y joindre un court texte (100 mots maximum) écrit à la première personne et présentant la photographie ou un souvenir lié à celle-ci. Le tout devait être envoyé pour le 15 janvier 2016 à l'adresse du Prix que j'avais créé : prixrobertcane@gmail.com



Qui suis-je ? Robert Cane 2010

Prix Robert Cane 2016

Photographie et texte court

Etudiants, Chercheurs et Artistes de la Cité Internationale Universitaire de Paris participez au **Prix Robert Cane 2016** et co-construisez la mémoire photographique du photographe imaginaire Robert Cane.

Pour participer à ce concours gratuit, il vous suffit :

- 1) De lire la courte nouvelle *Adieu Bob* (Erika et Bernard Thomas, 2015) - sélectionnée pour publication ultérieure au Concours de Micro Fiction organisé par l'Institut Pluridisciplinaire pour les Études sur les Amériques de l'Université de Toulouse - accessible sur le site : <https://robertcaneblog.wordpress.com/2015/11/15/3/> ou disponible sur simple demande à l'adresse mail : prixrobertcane@gmail.com
- 2) De prendre ensuite une photographie - censée avoir été prise par Robert Cane - représentant ou évoquant votre pays d'origine et d'y joindre un court texte (100 mots maximum) écrit à la première personne et présentant la photographie ou un souvenir lié à celle-ci.

La photographie et le court texte de présentation doivent être envoyés pour le **15 janvier 2016** dernier délai à l'adresse suivante : prixrobertcane@gmail.com

Les noms, prénoms et nationalités des candidats doivent également être indiqués dans le mail, ainsi qu'une courte bio de présentation personnelle.

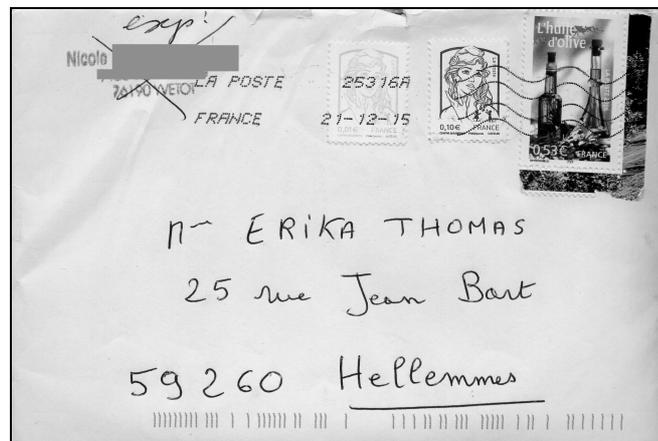
Le prix :
Un ensemble de 20 photographies maximum sera retenu - par un jury d'artistes, d'enseignants chercheurs - et exposé dans une galerie lilloise et fera l'objet d'une présentation à la Faculté des Lettres et Sciences humaines -ICL Lille en avril 2016 lors d'une soirée -buffet rencontre avec les étudiants photographes de la CIUP; L'ensemble (textes + photographies + interview des photographes) fera l'objet d'une publication universitaire.

Présidente du jury Prix Robert Cane 2016 : Erika Thomas.
Professeur des Universités Cinéma art et Audiovisuel
FLSH - ICL Lille

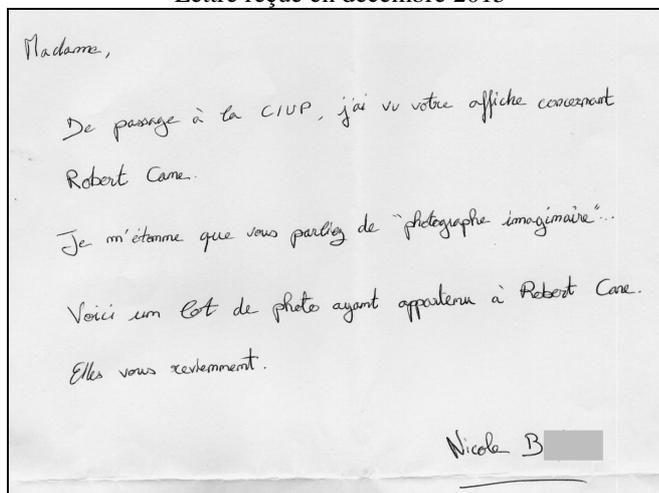
Pour tous renseignements : prixrobertcane@gmail.com

Affiche Prix Robert Cane 2016

Sur le site, j'indiquais mon adresse mail et mon adresse postale. Mais cette proposition – nouvelle frustration ? - resta sans réponse. Enfin presque ! Quelques jours avant Noël je reçus une lettre postée le 21 décembre d'Yvetot, en Normandie. Une lettre bien surprenante qui m'était adressée par une certaine Nicole B.



Lettre reçue en décembre 2015



L'enveloppe contenait un ensemble de 15 photographies en noir et blanc, une carte Médecins Sans Frontière à l'intérieur de laquelle se trouvait une courte lettre :

« Madame, de passage à la CIUP, j'ai vu votre affiche concernant Robert Cane. Je m'étonne que vous parliez de « photographe imaginaire »...Voici un lot de photo ayant appartenu à Robert Cane. Elles vous reviennent. Nicole B. ».

Sur le dos de certaines photographies se trouvaient inscrites, des dates : juillet 50, 1936, 12/8/52, septembre 1941, 31 août 1941, décembre 1941, septembre 1941....



Une série de 15 photographies ...

Un sentiment fugace de tristesse et de mélancolie me gagna à la vue ces photographies anciennes.

Trois d'entre elles montraient un bébé tenu dans les bras par une ou deux femmes. Ce groupe de photos datait de 1950 (à en croire une des photos qui portait cette date au dos). Deux autres photographies cadraient une femme avec un enfant : un petit garçon tenait la main d'une dame devant un muret pour l'une d'entre elles, une petite fille se trouvait assise sur une chaise longue avec une dame à côté d'elle, pour l'autre. Sur cinq autres photographies se trouvait une petite fille : jouant avec un panier sur l'une d'entre elles ; le portant sur une autre ; regardant le photographe étonnée sur une autre ; s'orientant vers ce qui semblait être un petit chemin bordé de fleurs et sur une dernière – qui me semblait poignante - elle était assise, avec son ours dans les bras, sur une chaise haute dans un jardin entre deux poupées également assises sur des petites chaises. Une des poupées, nue, n'avait plus de bras, l'autre semblait borgne. Ce groupe de photo datait de septembre à décembre 1941. Sur deux autres photographies un homme se tenait – agenouillé ou assis sur l'herbe – à côté d'une petite fille. Il n'y avait pas de date pour ces photos. Sur les trois dernières photos se trouvaient : un petit enfant entouré d'un groupe d'adulte devant une maison ; un couple (photo datée de 1936) et enfin, un homme souriant avec un pigeon sur la main et un autre sur l'épaule.

J'ai bien sûr essayé de rentrer en contact avec Nicole B. Je lui ai envoyé une lettre lui proposant de venir à sa rencontre. J'attendais avec une grande impatience sa réponse. Mais la lettre me fut retournée avec la mention «NPAI, n'habite pas à l'adresse indiquée, retour à l'expéditeur ».



Lettre envoyée à Nicole B. qui m'est retournée le 31 janvier 2016

Malgré mes recherches je n'ai pas trouvée de nouvelle adresse ou un email correspondant à Nicole B. Restaient ces précieuses photographies. Et de cet inattendu, que faire ? J'avais d'abord pensé à agrandir toutes ces photographies pour en faire une exposition qui pourrait coïncider avec la parution de notre courte nouvelle *Adieu Bob* dans la revue *Orda*. Mais n'étant pas certaine de pouvoir ainsi disposer de ces images, j'ai décidé de simplement les conserver – dans un album acheté à cet effet - en tant qu'éléments venant interroger la réalité du personnage imaginaire, de sa frontière avec le réel, de ses racines dans le monde des vivants et des mort.

En guise de conclusion : La force des personnages imaginaires

Me voici arrivée à la fin de ce voyage narratif se proposant de restituer deux expériences du quotidien mêlant à des personnages imaginaires, le sentiment de frustration lié à leur possible perte. Au final, n'est-ce pas cela qui rassemble Didier Barros et Robert Cane dans un même souvenir ? Le fait que, représentant pour moi la même quête, ils parviennent malgré moi – et à ma grande consternation ! - à s'échapper de ce qui avait été prévu, dans mon esprit, pour eux ? Pour ce qui concerne mes liens à Didier Barros et Robert Cane, l'aventure se termine ici ! Mais les questions qu'elle suscite ne se referment pas, au contraire : elles m'engagent à poursuivre un travail sur l'écho que provoque ces personnages imaginaires au sein des groupes que je traverse, sur ce qu'ils éclairent en moi et sur le jeu – le je – qu'ils m'invitent sans cesse à reprendre pour gagner la partie – ne fût-ce qu'un court instant - contre l'ennui et contre la mort.



L'inconnu au poisson qui pense : une dernière photo Bob ?
Photographie adressée sous enveloppe à Erika et Bernard Thomas
(présents en arrière plan de la photo) le 10 juin 2016.

**Post-Scriptum : une vidéo et une note
d'intention : *Répliques* (3 min 18)**



D'une durée de 3min18, *Répliques* vient clore la réflexion entreprise autour des deux personnages imaginaires évoqués dans ce livret. Nous avons souhaité réaliser une très courte vidéo afin de mettre en perspective la question du temps portée par ceux-ci : Didier Barros (personnage à la chronologie incertaine) et Robert Cane (dont le décès était mis en question). Nous nous sommes amusés à faire dialoguer ces personnages dans un carton noir introductif présenté comme texte issu d'une « édition Strabia » – clin d'œil à un autre personnage imaginaire – datant du XIXe siècle. Ainsi, les personnages imaginaires

nous précèdent même lorsque nous pensons les avoir créés. Ils tirent les ficelles de ce qui finit par advenir. Robert Cane – photographe dans notre nouvelle réécrite – invite Didier Barros – le voyageur au long cours – à le suivre dans les recoins des territoires de l’au-delà d’un tombeau entrouvert permettant aux souvenirs de s’y loger et de s’y échapper. Un trou noir vertigineux où se déjoue la question du temps. C’est la raison pour laquelle les images que nous avons choisies confrontent des époques différentes : celle d’aujourd’hui (les images mouvantes du cimetière du Père Lachaise à Paris) celle d’hier (les images ralenties du culte du Candomblé tournées à Fortaleza en 1998) et celle d’avant-hier (les images accélérées des archives familiales datant de 1990 et réalisées à Fortaleza). Ralentissements et accélérations des images témoignent du rapport subjectif à ce qui a été. Idem pour l’image fixe du tombeau et l’image noire de l’écran déserté tandis que la parole se poursuit. Les espaces portés par ces images – le cimetière, le souterrain, le lieu de culte et la maison familiale – se trouvent ici unis dans une même réflexion autour de ce qui se perd avec le temps qui passe. Différents sons les accompagnent pour les mettre en tension : les bruits capturés au cimetière du père Lachaise – croassements de corbeaux qui semblent annoncer l’orage à venir –, les chants du Candomblé brésilien, le bruit du vent – en référence au dialogue qui le précède – et des extraits de différentes prises de parole que nous avons eu au cours de la soirée du 27 mars 2015. Ces dialogues, que nous avons choisis avec minutie (car que retenir d’une soirée au cours de laquelle un arrêt se dessine ?), racontent au final le cœur de notre proposition vidéo : celle de la mise en exergue de la *parole* – comme lieu d’un rapport au monde – et de son statut. Ainsi, la vidéo s’ouvre sur un extrait abordant la question de la parole du père/Père et ce qu’est censé

en faire le fils/Fils et se referme sur la parole de la mère et ce qu'en fait le fils. Dans la séquence centrale, montrant les images d'archives en accéléré, c'est de la parole de parents inconnus qu'il s'agit et de ce qu'en a fait la vie : des paroles au vent. S'en suivra une mise en confrontation entre la parole du Sujet et son imaginaire («*cette espèce de demi-sommeil...*»). L'éclat de rire final – et groupal – fait écho, d'une certaine façon, au chant du Candomblé qu'entonne le groupe de fervents croyants : un moment particulier lors duquel une harmonie commune semble effacer les aspérités.

Erika et Bernard, 24 juin 2016

Deux événements, liant le surgissement d'une consternation à la création de personnages imaginaires, sont racontés dans ce livret. La première partie – *Le retour de Didier Barros* – porte sur l'étrange résonance, réelle ou hallucinée, entre un personnage imaginaire créé en 2007, Didier Barros, et une exposition entrevue, par hasard, à Paris en avril 2015. La deuxième partie, *La double mort de Robert Cane*, évoque une impossible expérience de création littéraire collective marquée par la mort du protagoniste et la méconnaissance des enjeux de la création pour chacun. Deux événements vécus et restitués par l'auteur qui auraient pu n'être que pures frustrations s'ils n'étaient devenus, au fil du temps, le terreau jubilatoire de nouvelles perspectives créatrices.

Erika Thomas, plasticienne, vidéaste, docteur en recherches cinématographiques et audiovisuelles, HDR en anthropologie des médias est Professeur des Universités à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines – ICL Lille.

Livret-DVD 2016
Court-métrage *Répliques*
Erika & Bernard Thomas, 3min 18,

ISBN – 978-2-918779-05-6